

Jean-François Stévenin, délices de fuites

Après restauration, les trois superbes films réalisés par l'acteur et cinéaste atypique reviennent en salles et bientôt en DVD.

La restauration et la ressortie des trois films réalisés par Jean-François Stévenin sont l'une des plus belles nouvelles cinématographiques de l'année. Car si tout le monde connaît l'acteur, dont l'immense filmographie va du cinéma d'auteur le plus intransigeant aux séries télé les plus populaires, de Rivette au *Commissaire Moulin*, de Pierre Zucca au *Camarguais*, on oublie trop souvent qu'il est aussi un immense cinéaste et que *Passe montagne* (1978) et *Double messieurs* (1986) sont deux des plus beaux films français des quarante dernières années. Ceux qui les ont vus le savent. Mais comment tenter de dire aux autres à quoi ressemble

le cinéma si singulier de Stévenin ? On pourrait commencer par trouver une famille à cet inclassable. Du côté français, il y aurait Jacques Rozier, dont il fut l'assistant ; et John Cassavetes, du côté américain, qu'il a toujours considéré comme son maître en immaîtrise. A l'instar de ces deux-là, Stévenin fait un cinéma profondément aventureux, dont le mode de tournage s'accorde jusqu'à l'ivresse au cheminement hasardeux des personnages. Un mélange souverain de lâcher prise, vis-à-vis des règles sociales et cinématographiques, et de contrôle de soi, dans l'extraordinaire précision des gestes et du montage malgré l'apparent chaos – alcool et karaté sont les deux mamelles du cinéma de Stévenin.

Grands enfants. Les trois films racontent à peu près la même chose : des hommes se trouvent ou se retrouvent au bord de la route, s'échappent ensemble et dérivent

jusqu'à plus soif. Entre eux, ça ressemble parfois à de l'amour (*Passe montagne*), à moins qu'ils accrochent une femme de rêve au passage (*Double messieurs*) ou qu'ils fi-

nissent par former une famille de fortune (*Mischka*, 2001). On ne sait pas très bien ce qu'ils veulent, ni où ils vont. Ce sont de grands enfants, brusques, un peu machos, pas for-

RÉCIT D'UN REPÉRAGE ÉPIQUE

Yann Dedet fut notamment le monteur de Truffaut, Pialat, Garrel. C'est grâce au premier qu'il rencontre Stévenin avec qui il va nouer une complicité dont *Passe montagne* sera une apothéose. Officiellement, Dedet est le monteur du film mais dans son livre *Le Point de vue du lapin*, il raconte comment il fut de l'aventure dès le début, alors que ce film immense n'était encore qu'un rêve improbable auquel peu de gens croyaient. Son récit se lit comme un roman burlesque, notamment la première partie narrant les dérives de deux hommes et une femme (l'assistante Stéphanie Granel) dans le haut Jura, à la recherche des paysages et à la rencontre des autochtones qui seront la matière première du film. Ce livre lyrique et truculent ressemble au film, il en est comme la doublure documentaire et littéraire. La langue gouailleuse de Dedet s'accorde à celle de Stévenin, dont il cite régulièrement les propos, pour traduire en mots l'énergie folle qui, d'un bricolage d'abord hasardeux, fit un chef-d'œuvre. **M.U.**

Le Point de vue du lapin, de Yann Dedet, P.O.L., 154 pp., 13 €.



Jean-François Stévenin et Jacques Villeret dans le magistral *Passe montagne* (1978). PHOTO LES ACACIAS. LES FILMS DU LOSANGE

cément sympathiques (ce n'est pas le but), mais dont l'obstination à fuir est profondément bouleversante.

Il y a aussi tous ceux qu'ils croisent, qu'ils entraînent un moment avec eux. Dans *Passe montagne*, seconds rôles et figurants constituent une faune incroyable, que Stévenin est allé dégouter dans son Jura natal. Un peuple comme fou, accroché à la montagne et aux bouteilles, qui chante avec les chiens comme si rien d'autre n'existait que leur joie inquiétante. Des gouffres d'eau-de-vie, des poètes du plat en sauce, des idiots sublimes. Stévenin est le seul à avoir su montrer cette France-là. Et puis, il y a ses collègues acteurs, qui semblent s'abandonner avec lui comme le font leurs personnages avec la vie – Jacques Villeret (extraordinaire dans *Passe montagne*), Yves Afonso, Carole Bouquet, Jean-Paul Roussillon, ou l'inimitable Jean-Paul Bonnaire – tous embarqués dans cette folie douce comme dans une nuit d'ivresse.

Rythme. Les films se ressemblent et se dissemblent comme trois frères, ils ont chacun leur énergie propre et leurs paysages. *Passe montagne*, tourné au cœur du Jura, est le plus fou, furieux, lyrique, comme

arraché à la terre natale et aux rêves d'adolescence. *Double messieurs*, tourné à Grenoble et dans les montagnes environnantes, est plus âpre et sec, mais il est le plus génialement musical par son rythme, son montage, où tout semble tragiquement s'arrêter une seconde trop tôt, sauf cette fin libératrice dans la neige, l'une des plus sublimes étreintes du cinéma. *Mischka* est le moins sidérant des trois, mais en le revoyant, on s'en veut d'avoir été déçu à l'époque. Ne serait-ce que parce que ses personnages sont justement tous des mal-vus, des mal-aimés qui se reconnaissent entre eux avec l'instinct des animaux égarés. C'est un film d'été, de vacances, plus nonchalant, plus tendre, dont les amples mouvements de caméra semblent poussés par un doux vent de juillet. Une histoire de chiens abandonnés iouée par des hommes.

MARCOS UZAL

INTÉGRALE

JEAN-FRANÇOIS STÉVENIN

Reprise en salles, et parution en septembre en DVD :

«*Passe montagne*» (1978)

avec Jean-François Stévenin,

Jacques Villeret... (1h53) ;

«*Double messieurs*» (1986)

avec Jean-François Stévenin, Yves

Afonso, Carole Bouquet... (1h50) ;

«*Mischka*» (2001) avec Jean-Paul

Roussillon... (1h57).